

Essais étrangers

Numéro 37, octobre–novembre 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/20168ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1989). Compte rendu de [Essais étrangers]. *Nuit blanche*, (37), 60–69.

CHANGER D'ÈRE
Jacques Robin
Seuil, 1989 ; 35,95 \$

Ensorcelé par l'informatique, surveillé par les télécommunications, presque en voie d'être transformé par la biotechnologie (ou purement et simplement remplacé — au travail, par la robotique), l'Homme n'a jamais été aussi près, on dirait, d'être escamoté par la magie de sa propre intelligence.

Après Galilée, après Descartes, après Francis Bacon, après Newton surtout, sont venus Darwin, Nietzsche, Marx, puis Freud, et maintenant « la technoscience qui a fait sauter les derniers garde-fous culturels de la planète » (p. 141).

L'accélération, de fait, a été tellement foudroyante qu'on jurerait aujourd'hui que la boucle est déjà bouclée, et que la recherche d'une *autre modernité* relève elle-même du désespoir-fiction.

Sachant tout cela, Jacques Robin (médecin et fondateur en France du Centre d'études des systèmes et des technologies avancées) nous propose dans *Changer d'ère* une voie médiane : « Une écologie de l'esprit intégrant connaissance et valeurs » (p. 225) et visant essentiellement à « redonner à la culture la place qui lui revient » (p. 227) sur terre.

Une vraie place au soleil, en somme, où, en toute connaissance de cause, la société de l'Homme de demain pourra encore tenir tête à la triade biologie/culture/technique.

Son projet, qu'il situe lui-même entre l'absolu de l'Occident et la renonciation de l'Orient, est très ambitieux. Rien de moins que *civiliser* la science économique, valoriser l'individu, renouveler la démocratie et lutter en même temps contre la corruption de la science fondamentale par ses applications.

Inspirée par de vastes lectures (Morin, Serres, Foucault, Bateson, Habermas et beau-



coup d'autres), la démarche de l'auteur, très fouillée lorsqu'il examine la technologie, l'est beaucoup moins, il me semble, quand il explore la culture. C'est dommage.

Ceux que le progrès fascine, et ceux à qui il commence peut-être à faire peur, trouveront néanmoins dans *Changer d'ère* de quoi méditer et faire le point. Des pistes aussi, qui leur permettront de comprendre pourquoi nous frôlons encore l'aphasie, en cherchant désespérément un *nouvel art de vivre*.

François Mailhot

PIRE QUE LE MAL
Loïc Chauveau
Calmann-Lévy, 1989 ;
26,95 \$

« Surtout à ne pas lire, si on entre à l'hôpital », annonçait Bernard Pivot, en présentant l'ouvrage à l'une des récentes émissions d'*Apostrophe*. Et de poursuivre, s'adressant à l'auteur : « Vous racontez des histoires absolument terribles... »

Elles sont malheureusement vraies, et inquiétantes à plus d'un égard : pas tant d'ailleurs pour l'acte médical lui-même avec ses dérapages pos-

sibles, qu'en regard de l'impuissance du patient, de ses proches, à véritablement comprendre ce qui s'est passé et à obtenir une juste réparation au besoin.

Quelques cas sont accablants. Et le premier témoignage du livre tombe sous ce résumé laconique : « Patrick, mort d'une erreur de diagnostic ». Seront ensuite analysées les positions du corps médical, de la justice, des politiciens... et des assureurs.

Issu d'un travail de journalisme d'enquête, cet ouvrage déborde, sur le fond, la question des hôpitaux et cliniques de France où il fut réalisé. Il soulève, en effet, deux interrogations majeures que le monde occidental ne semble pas près de régler : Le droit à la santé est-il vraiment, pour tous, inaliénable ? Si l'intervention médicale ou chirurgicale s'avère parfois « pire que le mal », quels sont nos droits ?

La plaidoirie est louable mais renvoie toutes les parties à l'insoluble notion de l'échec humain qu'aucune jurisprudence ne saura jamais éluder. Alors, ainsi que concluait un médecin pris à témoin : vaut-il mieux le choix américain, où un cas sur cinq est « solutionné » par l'avocat, que celui de la France où la Justice n'intervient que dans un cas sur cinq cents ?

Pierre Tétu

P.S. : La page couverture est (volontairement ou non) peu engageante et la typographie, discutable. C'est peut-être une façon d'obliger le lecteur à troquer son ciel de lit pour l'éclairage anxigène du scialytique de service ?

LES CONCEPTS SCIENTIFIQUES, INVENTION ET POUVOIR
Isabelle Stengers et Judith Schlanger
La Découverte/ Conseil de l'Europe/ UNESCO, 1989 ;
20,95 \$

Quand j'étais jeune, le cours de chimie servait à nous apprendre LA méthode scientifique ; mais voilà quelque chose que ne disait pas notre professeur de chimie : les théories scientifiques doivent lutter pour se faire reconnaître. On peut regarder sans voir, la réalité-vraie et le discours scientifique ne sont pas des vases communicants. Kuhn appelait ce genre de transformation profonde de notre compréhension des objets de science une « révolution scientifique ».

Le défaut de Kuhn — et sa qualité — c'est de faire reposer la définition des paradigmes sur le consensus de la communauté des savants. L'accent mis sur les dimensions sociologiques du travail scientifique risque en effet de faire croire que tout cela se passe de façon mécanique, purement détachée des personnes concrètes.

Le livre de Stengers et Schlanger se situe dans la mouvance kuhnienne et cherche à combler cette lacune en expliquant ce que cela signifie qu'*inventer* une théorie scientifique. Puisque la science est un langage, quels sont les procédés discursifs à l'œuvre ? Comment, en science, fonctionne l'analogie, ce moyen fondamental de créativité ? Quelle est la place de la tradi-

tion et de l'histoire d'une science dans les révolutions qui la marquent ? Ces questions et quelques autres donnent la matière des cinq chapitres de ce petit livre. Autant dire que le thème de l'invention y est traité avec plus d'assurance que celui du pouvoir, lequel n'est abordé que rapidement, de façon vague et finalement décevante.

Les auteures, très connues pour avoir récemment écrit quelques-uns des livres les plus populaires de réflexion sur la science, nous présentent avec beaucoup d'élégance des questionnements ardu. Bien qu'il s'agisse souvent de problèmes très abstraits, le tout est très accessible. Je crois que j'enverrai ce livre à mon professeur de chimie.

Pierre-André Tremblay

LA SAGESSE DES SAGES Fritjof Capra Âge du Verseau, 1988 ; 27,95 \$

Je n'étais pas très enthousiaste à l'idée du dernier livre de Capra : il me paraissait sortir tout droit des fonds de tiroirs des années 70. Il s'agit du récit des rencontres de Capra avec les grands artisans du changement de paradigme de cette époque-là. De si lointaines années ! De plus, il me semblait que dans son dernier livre *Le temps du changement* (Rocher, 1983) l'auteur avait épuisé la veine des nouveaux points de vue sur la réalité (synthèse de la science de la mystique, pensée systémique versus pensée mécaniste et tutti quanti).

C'est donc contre toute attente que j'ai adoré le dernier Capra, *La sagesse des sages*. Comment se forme une pensée, comment une idée évolue-t-elle ? Comment se bâtit un système du monde ? C'est le portrait d'une génération haute en couleurs qui a voulu révolutionner le monde et qui effectivement l'a viré cul par-dessus tête. J'ai beaucoup aimé, à travers le récit des idées, les portraits d'auteurs qui ont été nos références intellectuelles et qu'on a lus pendant une décennie mais qu'on ne connaît guère intimement. Le narcissisme, la fougue, l'autoritarisme de Laing, le père de l'anti-psychiatrie ; la passion de



Simonton, (*Cancer et guérison*), la sagesse vieillissante de Bateson, (*L'écologie de l'esprit*), la gueule de Schumacher.

Capra n'est pas un littéraire inspiré. Mais il a l'honnêteté et le sens de l'observation d'un bon reporter. À la fin de ce livre, il me reste une réflexion : que socialement on a vite fait de consommer et de reléguer aux oubliettes de fameuses idées sur les alternatives possibles de survie et de mieux-être pour cette planète, sans vraiment prendre le temps de les expérimenter.

Paule Lebrun

PAS TOUT LE MÊME JOUR Jean-François Bory Flammarion, 1989 ; 26,00 \$

En réponse au slogan de 1968 « Tout, tout de suite », des articles pittoresques, réunis sous le titre *Pas tout le même jour*, répondent aujourd'hui à la nécessité de remettre en lumière les Outsiders de l'Art. Pourquoi certains seraient-ils négligés ? On trouve ici des portraits, des préfaces de catalogues rares et des revues comme Docks, des récits humoristiques. « Gide » développe avec ironie la rencontre saugrenue de l'auteur avec l'Immoraliste ; « L'espion de Dieu », nouvelle écrite sur le thème imposé des tendances futures de la création littéraire, emprunte au roman stendhalien un style un peu surfait. Comme Bory ne cache pas sa passion pour l'Italie, dans « Vérone quelque peu », il élabore une hypothèse originale sur ce qui, dans ce pays, a fasciné tant d'écrivains. C'est dans « Victor

Hugo dessinateur » qu'il dévoile le plus brillamment un portrait inhabituel du poète : en filigrane, la question de savoir si un violon d'Ingres n'est pas plus, pour un artiste, qu'un art secondaire. Un peu prophète, un peu oublié lui aussi, Bory nous fait remarquer les créateurs et les talents marginaux, d'une plume capricieuse et acrobate qui passe d'un style à l'autre, pour le plaisir insolite de quelques lecteurs, the happy few...

Antoinette de Robien

QU'EST-CE QU'UNE FEMME ? A.-L. Thomas, Diderot, Madame d'Épinay P.O.L., 1989 ; 18,50 \$

Paru en 1772, *Essai sur le caractère, les mœurs et l'esprit des femmes dans les différents siècles* d'Antoine Thomas forme le cœur de *Qu'est-ce qu'une femme ?* qui contient également les réactions de deux illustres contemporains, Diderot et Madame d'Épinay. Élisabeth Badinter, à qui rien de ce qui concerne la condition féminine d'hier et d'aujourd'hui n'est étranger, a préfacé le débat. Dans sa longue et fort instructive introduction, Badinter résume les idées de Thomas ainsi que les répliques de Diderot et de Madame d'Épinay qui firent beaucoup de bruit à l'époque. Elle rappelle fort à propos que Madame d'Épinay, qu'elle nous a présentée dans son livre *Émilie, Émilie* (LGF, 1984), a, deux cents ans avant Simone de Beauvoir, soulevé l'important débat nature-culture à propos des femmes. Pour mémoire, rappelons aussi que, à l'opposé de Rousseau, alors la coqueluche de la bonne société, Madame d'Épinay croyait à l'importance fondamentale des études pour le bonheur des femmes comme des hommes et qu'elle a rédigé un traité d'éducation des filles. Quant à Diderot, il écrivit, en réponse à Thomas, un texte méprisant pour les femmes, ramenant leur essence à leurs organes génitaux, leur existence au regard de l'homme posé sur elles. En outre, il a traité le livre par-dessous la jambe en s'attachant au fait que l'essayiste ne connaissait pas charnellement les femmes, bouffonnerie qui sera d'ailleurs reprise



par toute la société de l'époque.

Mais venons-en à l'essai lui-même. Thomas, selon Badinter, a écrit un texte plutôt gentil à l'égard des femmes encore que, selon elle, les conclusions soient en contradiction avec les propos louangeurs du début, parce qu'il a voulu concilier les lecteurs de toutes tendances. Je pense, quant à moi, qu'il a voulu ménager la chèvre et le chou tout au long du livre. Et que, s'il a fait l'éloge des courtisanes grecques, célébré la vertu des stoïciennes, reconnu l'influence des chrétiennes et surtout cité avec maints exemples les savantes de la Renaissance et de la pré-Renaissance, il a souvent atténué ses éloges par des petites phrases perfides. Témoin : « Et les femmes plus susceptibles d'habitudes que de principes, et presque toujours gouvernés par les mœurs qui les frappent de plus près, imitèrent les vertus de leurs maris ou de leurs pères ».

Dans la deuxième partie, « La nature des sexes », c'est pire. Voici quelques thèmes : « la faiblesse des organes de la femme », son manque d'esprit de méthode, son manque de profondeur, son peu de talents politiques, son médiocre sens de la justice...

Mais le livre est courageux, et pertinent à beaucoup d'égards. On pourrait méditer sur le portrait de « la femme idéale » qui termine l'essai. Pareillement, la critique du XVIII^e siècle est très intéressante et prouve, s'il fallait encore des preuves, que le fameux « mal de l'âme » récemment dénoncé n'est pas propre à notre époque, pas plus que les remèdes avancés.

Louise G. Mathieu

PHILOSOPHIE DE LA MODERNITÉ
Georg Simmel
Payot, 1989 ; 55,00 \$

En prise directe avec la ville qui s'agrandit, avec la femme qui s'émancipe, avec l'individualisme qui conquiert encore une à une, à l'époque, ses lettres de noblesse, la philosophie de Georg Simmel (1858-1918) multiplie les rapprochements et les comparaisons, cherche à comprendre l'inquiétude de l'homme moderne dans son âme et dans son corps.

Contemporain de Rimbaud et de Van Gogh, ami de Rodin et de Rilke, Simmel, dont l'œuvre esthétique est considérable, a inventé le *journalisme philosophique* (mais pas la philosophie journalistique, nous précise son préfacier et traducteur Jean-Louis Vieillard-Baron), une façon énergique et spirituelle de traiter sérieusement le moindre fait de société un tant soit peu significatif.

Redécouvert dans les années cinquante par l'école sociologique de Chicago, Simmel est beaucoup moins connu en France où on commence à le traduire. Celui qu'on considère (avec Walter Benjamin) comme l'un des précurseurs de la théorie critique, n'a rien d'un excentrique ; il incarne plutôt, nous dit Vieillard-Baron, « l'expression de la réflexion philosophique dans sa plus haute rigueur, mais sans appareil technique abscons, en une langue précise mais courante, à l'intention d'un large public ».

Précédé d'une excellente introduction situant l'œuvre de Simmel, le contenu du livre se divise en trois parties : la femme, la ville et l'individualisme, plus de la moitié de l'ouvrage étant consacré à la femme moderne dont l'auteur tente de cerner la participation à la culture objective de l'humanité.



La ville — le lieu des masques — est le paysage par excellence où rayonne l'âme simmélienne, où l'exactitude des rapports, l'intellectualité, l'argent, poussent l'individu jusqu'à sa plus haute capacité nerveuse. Simmel y retrouve le fil conducteur de la modernité : l'individualisme romantique, mais la beauté et l'art aussi, dans Rome, Florence et Venise auxquelles il consacre de courtes analyses qui sont autant d'aventures amoureuses pour le lecteur captivé.

François Mailhot

L'EMPREINTE DES SENS
Jacques Ninio
Odile Jacob, 1989 ; 33,95 \$

Il est un peu comme un roman cet essai de Jacques Ninio sur *L'empreinte des sens*. En effet, l'auteur sait agréablement toutes ses trouvailles scientifiques — il est biologiste — d'anecdotes savoureuses qui font plaisir à un esprit littéraire.

Dès les premières pages, l'histoire du premier homme — un berger — qui découvrit que le ciel était peuplé d'étoiles



même le jour, puis celle de la lune qui s'arrête, qui recule quand on avance... et ces autres passages tirés d'un polar introduisent d'une façon fantaisiste le lecteur au monde de la perception.

Une telle atmosphère n'empêche pas de trouver réponse à une multitude de comment : Comment les processeurs perceptifs traitent les signaux et en extraient des renseignements. Comment notre rapport quotidien à la réalité est imprégné d'analyses inconscientes. Comment l'homme brille dans le « raisonnement visuel ». Comment les neurones échangent entre eux. Comment les hémisphères sont simultanés dans un « cerveau-coupé » ? Ces questions et réponses sur

le monde des neurones et des synapses deviennent, de la main de Ninio, une véritable « féerie scientifique », propos de Rimbaud que l'auteur se plaît d'ailleurs à citer. Et comme pour rendre plus sensible cette matière ardue, il réfère à Guillevic et sa poésie minimaliste, à Diderot et sa « lettre sur les aveugles », à Baudelaire et ses « hiéroglyphes du rêve ».

Constater que le scientifique voisine amoureusement le littéraire est un vibrant plaisir pour le lecteur, qu'il soit d'humeur badine ou pas. Et cet aspect léger et original n'altère en rien le caractère rigoureux de la recherche de Ninio. *L'empreinte des sens* constitue le nouveau livre-phare dans le domaine de la perception et de la mémoire humaines.

Françoise Dionne

UN PORTRAIT DE SADE
Raymond Jean
Actes Sud, 1989 ; 26,50 \$

Donatien Alphonse François, sulfureux et divin marquis de Sade, n'a plus guère besoin de présentation. Ni, davantage, d'une réhabilitation à laquelle se sont déjà généreusement employés Apollinaire, les Surréalistes, Simone de Beauvoir (*Faut-il brûler Sade ?*) et des exégètes de l'œuvre dont Roland Barthes fut, avec *Sade, Fourier, Loyola* (Seuil, 1971), l'un des plus perspicaces. Ce libertin à l'imaginaire cruel dont certains ont bien voulu faire une figure foncièrement révolutionnaire, voire anarchiste, méritait surtout d'être « rééquilibré » ; l'exercice est assez finement réussi par Raymond Jean.

Ce « portrait » veut *dédramatiser, contextualiser* une figure qui, selon l'essayiste, ne mérite pas une renommée tellement sinistre que l'on a créé, à partir du nom de Sade, la perversion que l'on sait. Pervers, le marquis l'était mais — toujours selon Raymond Jean — à peine plus que l'aristocratie du temps. Le libertinage était en effet l'apanage d'une aristocratie blasée qui, pour se distraire, avait besoin de pimenter ses plaisirs par des sensations fortes. Ainsi la fustigation, une pratique fort répandue (ce n'était donc pas un

goût typiquement « sadien »), était censée réveiller les « ardeurs fatiguées » ; de même les fameux bonbons à la cantharide, le premier épisode vraiment scandaleux de D.A.F., étaient à l'époque reconnus comme aphrodisiaques. Obsédé sexuel certes, Sade aura surtout payé d'être un esprit animé par une prodigieuse liberté qui a énormément souffert de trente années d'emprisonnements successifs (durant lesquelles se construira l'œuvre sadienne). Raymond Jean s'emploie toutefois à démystifier cette longue réclusion, d'autant plus que le marquis bénéficiait de traitements de faveur : celui, au premier chef, d'avoir la vie sauve puisque les « crimes » — sodomie, blasphème — dont on l'accusait étaient alors punissables de mort.

En même temps que ce « portrait », l'essayiste reconstitue le lien pour le moins trouble ayant existé entre le marquis et sa femme. Celle-ci apparaît plus complice que victime et on regrettera que Raymond Jean n'ait pas cru bon de se consacrer davantage à cette épouse dont la connaissance de cet homme scandaleux était absolue. Raymond Jean analyse en revanche fort judicieusement une œuvre excessive et contestée, et l'essai y gagne en rigueur.

Il était rassurant de voir en Sade l'incarnation d'un quelconque débordement de la nature et d'en faire la monstrueuse exception confirmant la règle d'une humanité fondamentalement rompue au contrat social rousseauiste. Désormais banalisé, D.A.F. ne saurait être que plus inquiétant.

Francine Bordeleau

CIORAN, JADIS ET NAGUÈRE

Mariana Sora
ENTRETIEN À TÜBINGEN
Cioran
L'Herne, 1988 ; 22,95 \$

On entre en Cioran comme en religion ; il nous rejoint sur « les cimes de la douleur ». Ou plutôt, il nous y a précédés. Depuis la lecture du *Précis de décomposition* (Gallimard, 1978), nous n'avons cessé de nous nourrir de ses aphorismes amers, de ses courts textes qui nous préviennent contre de trop grandes espérances. Cioran

Mariana Sora
Cioran
jadis et naguère

Cioran
Entretien à
Tübingen

Méandres
L'Herne

pratique un genre bouddhiste sans nirvána, le renoncement, le seul culte de la lucidité.

Mariana Sora nous fait revisiter toute l'œuvre, même la part roumaine, celle où Cioran s'adonne encore à certains excès de romantisme. Il n'avait pas alors, confesse-t-il, découvert la rigueur de la langue française.

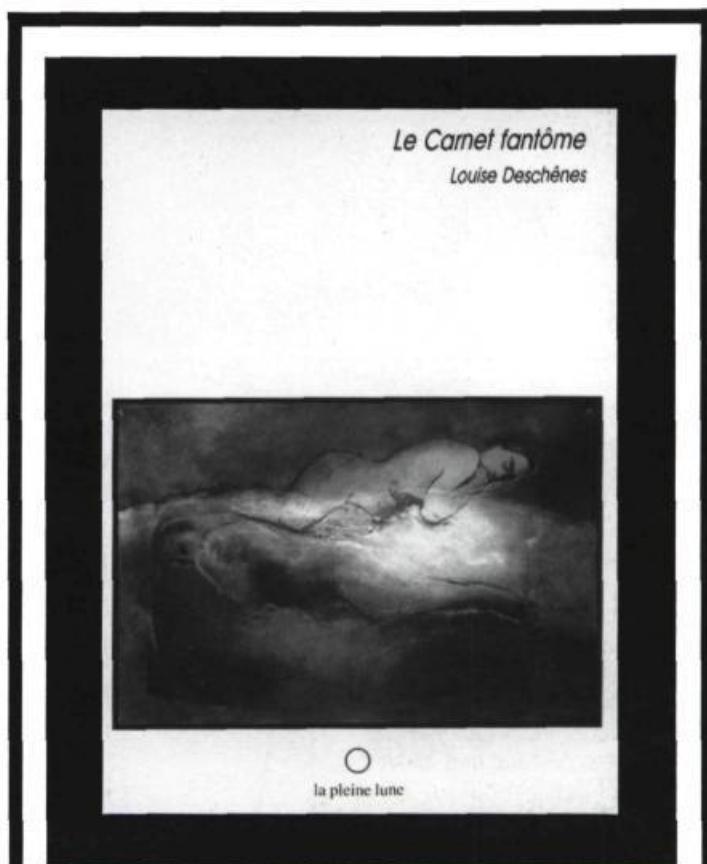
Excellente source, précieux guide donc que cette étude d'une œuvre qui s'est toujours voulue discrète, sans recherche d'honneurs et qui aboutit à un humanisme paisible se voulant sans illusions. D'autant que, dans le même petit volume, les *entretiens* avec monsieur Bergfleth de l'Institut français de Tübingen nous révèlent la part humaine, spontanée, de Cioran, cette part candide et emportée héritée de l'âme slave. Il évite de tomber dans l'académisme ou la pose. On imagine Cioran gesticulant, emporté par des émotions et des enthousiasmes dont il fera le tri par la suite. Étonné lui-même d'être encore si agité...

Jean Lefebvre

SOCRATE(S)

Sarah Kofman
Galilée, 1989 ; 48,50 \$

Nous ne pouvons recenser tous les livres de la prolifique, mais combien intéressante, Sarah Kofman. Nous relevons pourtant son dernier-né, *Socrate(s)*, qui s'inscrit efficacement dans le prolongement de ses travaux sur Nietzsche et les Anciens. L'auteure se livre ici à une étude comparée des *fictiones socratiques* écrites par Hegel, Kierkegaard et Nietzsche, et ▶



Le Carnet fantôme *Louise Deschênes*

Dans le carnet, Marie ne parlait que de détails comme si, de cet événement, elle n'avait gardé que le côté visuel, accessoire, permettant de replacer les acteurs à leur place sans aller plus loin que le trouble de l'image. Elle parlait des vêtements de F., de sa robe de soie noire, de son manteau d'hiver, du sac à main bleu, comme on décrit une toile, oubliant le plus important : l'expression du visage. Elle parlait aussi du miroir, de la porte, de la lumière, sans agencer ces éléments entre eux, les séparant même du mieux qu'elle le pouvait jusqu'à les rendre dérisoires, infimes.

Ce premier roman de Louise Deschênes retrace l'histoire d'une étrange fascination de l'oubli.

UN PREMIER ROMAN REMARQUABLE !

132 pages — 12,95 \$



les éditions
de la pleine lune

conséquemment, à une mise en perspective des sources qui tiennent essentiellement en Xénophon et en l'incontournable Platon. La question essentielle que soulève la problématique est la suivante : comment chacun des philosophes susdits a-t-il résolu, en se réappropriant la figure de Socrate, l'énigme que le mythe entretient.

Le lieu de la réappropriation est généalogique et typologique chez Nietzsche (« Qui est Socrate ? », « Vivant ou mort ? Grec ou Juif ? »), alors qu'il est dialectique et topique chez Hegel (« Quelle position occupe Socrate dans l'histoire de la philosophie et dans celle du développement de l'esprit », p. 61). N'a d'intérêt, chez Hegel, que le projet dialectique lui-même, qui, en l'occurrence, réclame pour Socrate une position synchronique et historique privilégiée qui relève d'une nécessité systémique, figure capitale dont l'histoire exige qu'elle soit dépassée. Pour Hegel, Socrate occupe la place de la subjectivité, il est une apparition qui coïncide avec l'irruption, en Grèce, de la conscience. Il est un *moment* entre Thalès et Aristote. « Le particulier a son propre intérêt dans l'histoire », dit Hegel, ce particulier qui est à la base de toute la philosophie nietzschéenne, on le sait, « qui transpose la dialectique de l'idée au niveau de la personne et fait des moments du développement de l'esprit des stades de développement de la vie personnelle » (p. 65). Kierkegaard, quant à lui, conçoit également un Socrate non seulement en retrait de la dialectique, mais surtout dans le but de « faire avorter la figure hégélienne de Socrate » (p. 179). Chez Kierkegaard, qui voit en Socrate une figure du Christ (ou paternelle), l'interprétation ramène tout à la notion centrale de l'ironie, comme en témoigne la thèse qu'il soutient étudiant : *Le concept de l'ironie constamment rapporté à Socrate*.

Socrate(s)

Sarah Kofman

L'auteur de *Quatre romans analytiques* réalise une excellente synthèse de « la question socratique », qui nous rappelle aussi combien l'écrivain, qu'il soit essayiste ou philosophe, par le biais de l'autre, confie aussi beaucoup de lui-même. Toute lecture n'est-elle pas narcissique ? « Ce qui nous importe dans toutes ces interprétations, ce n'est pas, à travers leur diversité, d'en trouver une, la « vraie », qui nous livre enfin un « Socrate réel », mais c'est qu'elles exhibent l'impossibilité d'une lecture qui ne soit pas, quelle que soit la manière dont elle s'y prene, une fiction réappropriatrice. » (p. 21)

François Ouellet

VICTORIA
Stanley Weintraub
Robert Laffont, 1988 ;
49,95 \$

Le livre de Weintraub se présente comme la mise à jour des connaissances sur la vie de la reine Victoria à la lumière de différentes sources qui sont devenues accessibles ces dernières années. Pour qui n'a pas lu d'autres biographies de Victoria, il est évidemment diffi-



cile d'estimer dans quelle mesure celle-ci est différente des précédentes. On doit se contenter de prendre connaissance du portrait de la reine tel que nous le brosse Weintraub.

Quel genre de femme a-t-elle été ? Exceptionnelle ? Elle le fut certainement par sa longévité (82 ans, dont 64 de règne) et par la multiplicité de ses défauts : colérique, tyrannique avec son entourage, opposée à tout changement dans les petites aussi bien que dans les grandes choses, antisémite, vaniteuse, etc. etc. De la grandeur ? Point. Un rôle historique ? Son statut de monarque constitutionnel l'a empêchée de marquer durablement et en profondeur la politique de l'Angleterre. Si ces idées rencontraient celles du premier ministre, tant mieux ; elle pouvait momentanément influencer les événements. Sinon, il lui fallait ronger son frein. Ce qui

fut le cas la plupart du temps.

Weintraub a écrit cette biographie comme on taille une belle veste dans un tweed anglais de première qualité. C'est du cousu main, du classique, de l'indémodable. Un travail d'universitaire typique. Weintraub s'efface totalement devant son sujet ; son seul souci est la vérité. Cependant, si son livre finit par nous rebuter un peu, c'est tout autant à cause de la surabondance de détails qui le fait gonfler jusqu'à près de 700 pages, que du sujet du livre lui-même. Car quel que soit l'angle sous lequel on regarde Victoria, on n'arrive pas à la trouver sympathique. Il faudrait pour cela plus que son habitude de boire son thé avec du whisky ou son goût très vif pour les promenades sans gardes du corps.

Reste une question quand on referme le livre : comment en est-on venu à faire de Victoria le symbole d'un style de vie austère et puritain ? Comment savoir si la reine ne faisait que refléter les mœurs de son temps ou si elle contribua à les façonner ? Weintraub nous laisse le soin de répondre nous-mêmes. Il choisit plutôt de prendre ses distances par rapport aux clichés habituellement associés à la reine Victoria tout en montrant la complexité de sa personnalité.

La célébrité de Victoria est telle que, même sans avoir lu une biographie d'elle, nous nous en faisons tous une idée. Weintraub nous oblige à en changer. C'est là que son livre prend toute sa valeur.

Jacques Martineau

AU CŒUR DE BORNÉO
Redmond O'Hanlon
Payot, 1988 ; 34,95 \$

Depuis quelques années déjà, les explorateurs ont mis leurs machines à écrire au mont-de-piété pour se procurer des caméras, ce qui nous a valu de beaux documents visuels, mais la littérature a perdu par la même occasion quelques belles plumes. Toutefois les éditions Payot ont réussi à dénicher quelques explorateurs maniant encore aussi bien la plume que la pagaie pour lancer la collection « Voyageurs Payot » dont le premier volume *Au cœur de Bornéo* a été rédigé par Redmond O'Hanlon.

Cet auteur et James Felton (un poète) décident de partir avec trois guides en pirogue à la découverte des rhinocéros qui vivent dans les montagnes difficilement accessibles de Bornéo. Le mammifère perisodactyle en question appartient à une espèce assez rare car il est pourvu de deux cornes et son poil dur et raide fait un peu songer à de minces fils de fer. De plus cet animal est muni d'un extraordinaire organe sexuel...

Pendant le voyage, O'Hanlon ne se sépare jamais de son manuel d'identification des oiseaux, ce qui nous vaut des descriptions intéressantes. Felton, lui, profite de l'expédition, même pendant les moments périlleux, pour lire du Victor Hugo et du Jonathan Swift. Quant aux relations entre O'Hanlon, Felton et les trois guides, elles sont amusantes du début jusqu'à la fin. Il faut dire que les explorateurs font grande consommation de vin de riz, d'alcool de riz et de bières étrangères, ce qui amplifie le ton déjà enjoué du récit.

Au cœur de Bornéo se révèle un récit vivant, drôle et très « British », tout en étant un document ethnographique digne d'intérêt.

Normand Yergeau

**JOURNAL DE BERGEN-BELSEN
1922-1945
Hanna Lévy-Hass
Seuil, 1989 ; 23,95 \$**

Il y a peu d'événements majeurs qui humilient l'homme et sa civilisation aussi cruellement que le souvenir du nazisme. Monceau de cadavres pourris et visions d'hallucinés sont les images que cette époque suscite mais que la mémoire refoule trop souvent.

Hanna Lévy-Hass nous offre ici un vibrant témoignage du camp de concentration de Bergen-Belsen. Ces baraques du diable où des « Monstres dégénérés » (p. 72) (i.e. les nazis) ne laissaient, comme seule lumière au bout du tunnel, que la mort. Ici la violence n'est plus bureaucratique, technique ou quasi-industrielle. Ce n'est pas d'un camp de la mort dont il s'agit, mais d'un camp d'hébergement où, pourtant, 35 000 prisonniers sont morts entre mars et avril 1945 !



Ici la violence est dans le regard. La violence est dans le souffle, court et pénible, qui est celui de la survie individuelle et collective. La première se faisant bien souvent aux dépens de la seconde.

Le Journal... d'Hanna Lévy-Hass nous dérange, car la violence des nazis, bien réelle, n'est pas la source de l'ultime souffrance. Celle-ci serait plutôt une souffrance de nature éthique née de la situation elle-même, lorsque certains détenus jugèrent leur propre survie préférable à celle des autres et justifèrent la prostitution, le vol de nourriture et des rackets de toutes sortes.

Triste mais d'une puissance troublante. À lire, pour ne pas oublier.

Jean-François Thibault

**PAUL LÉAUTAUD
Martine Sagaert
La Manufacture,
1989 ; 24,95 \$**

Plusieurs l'ont surtout connu par l'image photographique : petit vieillard à chapeau et à canne, vêtu pauvrement et entouré d'une armée de chats amoureux.

La légende Léautaud n'a pas fini de se faire des adeptes, et ceux qui ont lu *Le petit ami*, ou ne serait-ce qu'un court extrait de son fameux *Journal littéraire*, vous le diront sans se faire prier, l'écrivain Léautaud vaut tout le temps qu'on peut lui consacrer.

Sans être une véritable biographie, le beau petit livre de Martine Sagaert nous permet de suivre avec passion l'itinéraire affectif et littéraire de

celui de qui Gide disait que « tout le ravissait en lui ; et d'abord ceci : qu'il ne cherchait nullement à plaire ».

Tour à tour, enfant abandonné, adolescent débrouillard, amoureux malhabile, ami-enemi et admirateur-dénigreur des plus grands de son époque (Valéry, Gide, Apollinaire, Mallarmé et de nombreux autres), Léautaud a mené jusqu'au bout, en somme, la vie qu'il voulait, attentif à son seul plaisir.

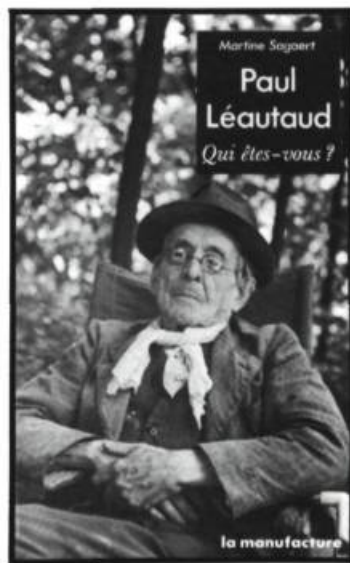
Une longue vie consacrée à la littérature et aux bêtes (50 chiens, 300 chats, une guenon, une oie...), mais aussi à quelques femmes qui l'ont aimé malgré ses travers d'encabané.

Pacifiste parce qu'il détestait la violence, et partisan de la collaboration parce qu'il était pacifiste, Léautaud a passé la dernière guerre (il était déjà très âgé) dans ses papiers, sans sortir de chez lui. Persuadé que l'humanité avait été encore plus cruelle dans le passé, il ne s'est pas ému outre mesure de l'extermination des Juifs ; passablement aigri à la Libération, « il sacrifie, nous dira Martine Sagaert, aux mauvaises pensées du temps. Temps des boucs émissaires, juifs, rouges, homosexuels qui payaient la rançon de la haine » (p. 173). Le monsieur, comme on le voit, n'est pas sympathique à cent pour cent ; il tiendrait plutôt du vilain bonhomme qu'une longue vie menée à sa guise n'a pas ménagé... et qui ne ménageait personne.

Mais, quel écrivain ! Chacune des sept mille pages de son *Journal littéraire*, récemment réédité au Mercure de France, en témoigne, et le beau livre de Martine Sagaert, publié dans la collection « Qui êtes-vous ? » des éditions de La Manufacture, constitue une excellente introduction aux plaisirs qui vous attendent dans l'intimité littéraire de cet ermite peu conventionnel.

Dans la même collection, qui compte maintenant près d'une cinquantaine de titres, paraissait aussi, il y a quelques mois, le *Jean Genet* d'Arnaud Malgorn, un ouvrage merveilleux où est examiné dans une perspective littéraire l'ensemble de l'œuvre de ce très grand écrivain disparu en 1986.

Chacun des livres de cette



collection consacrée aux grands personnages contemporains dans le domaine des Arts, des Sciences et de la Pensée, comprend généralement une très bonne bibliographie, des repères biographiques, des photos, de même que plusieurs extraits d'entrevues ; quelques-uns des ouvrages comportent même une cassette où est reproduite la voix de l'auteur (Artaud) ou sa musique (Ravel).

François Mailhot

**CARNET DE NUIT
Philippe Sollers
Librairie Plon, 1989 ;
19,95 \$**

Imaginez-vous aisément Mallarmé, Baudelaire et Proust dans un embouteillage sur une autoroute ? Saviez-vous que Joyce a écrit *Finnegans Wake* à Paris, chez Laure, dans le Marais ? Que Pouchkine adorait le bordeaux ? Le petit carnet de Sollers collige ce genre de réflexions entrecoupées de citations d'auteurs, de fragments autobiographiques et de commentaires sur l'architecture, la musique et l'art contemporains. Il en résulte un who's who gouaillieur, où chaque célébrité se voit assigner une place singulière dans cette mosaïque culturelle au parfum de fin de siècle.

Indubitablement, il y a une manière Sollers : on aime ou on n'aime pas ce ton d'intellectuel doué, revenu de tout et qui semble se complaire dans un nihilisme snobinard et superficiel. La décadence a pourtant ses charmes. Les nostalgiques du projet telquelien apprécieront hautement ce carnet qui en reconduit tous les

canons : intertextualité, anti-représentation, biochimie du texte, polysémie et auto-engendrement jouent allègrement le grand jeu de la transgression. Une transgression qui vise constamment, chez Sollers, les mêmes cibles : il va nous redire ses confidences sexuelles, nous révéler le montant de ses émoluments, nous confier les aigreurs de Sartre ou les travers d'Umberto Eco, en réduisant, à son habitude, le féminisme, la psychanalyse, la modernité ou le marxisme à des potinages de salon.

On apprécierait mieux si cette écriture ne visait pas en même temps la ritualisation de sa propre parole ; son inscription dans ce champ qu'il dénonce passe par la répétition lassante des interprétations à donner à son œuvre, par les répliques qu'il sert à Lacan, Barthes, Foucault, ou par la lecture de l'entrée du dictionnaire qui le concerne. Pour ma part, je me plais à rêver du jour où une entreprise textuelle aussi achevée se découvrira un autre défi.

Frances Fortier

LA NOBLESSE D'ÉTAT : GRANDES ÉCOLES ET ESPRIT DE CORPS
Pierre Bourdieu
Minuit, 1989 ; 38,95 \$

Que peuvent nous dire les institutions sociales telles que les grandes écoles sur les jeux du pouvoir au sein d'une société ? Le sociologue Pierre Bourdieu poursuit ici l'élaboration de son anthropologie de la société française (occidentale ?) en décortiquant la structure de la répartition du pouvoir (économique, politique, intellectuel, technologique...). Les résultats sont pour le moins significatifs. Les grandes écoles recherchent, dans les faits, les vertus que l'on attribue à un homme d'action (p. 118) et non pas les vertus strictement scolaires



(p. 233). Au moyen d'analyses statistiques et anthropologiques (les institutions conçues comme fondement des structures sociales) l'auteur bouleverse les évidences pour élaborer un savoir scientifique. De cette manière, l'univers de croyance (Marcel Mauss), fondement de l'efficiace magique (p. 151) que constitue l'école libératrice des masses est pulvérisé pour que se dévoile ainsi sa nature profonde de reproductrice d'une noblesse, non plus de sang, mais toujours aussi sacrée.

Jean-François Thibault

MENSONGE
Malcolm Bradbury
Presses de la Renaissance,
1988 ; 19,95 \$

Les théories d'avant-garde demeurent souvent des fictions parce que les individus qui les conçoivent n'arrivent pas, par leur existence, à leur donner valeur de vérité. En ces jours de scepticisme, les grands mouvements des années soixante, le structuralisme et le déconstructionnisme, sont devenus objets de musée, car le postulat sur lequel ils repo-

saient, la disparition du sujet, n'a pas été démontré empiriquement. Le cours de l'histoire des idées eût pu être autre, de dire Malcolm Bradbury, si nous avions pris connaissance de l'œuvre et de la vie d'Henri Mensonge, brillant universitaire français, collègue de Barthes, Lévi-Strauss et Cie. Or, il y a là paradoxe, puisque Mensonge, après la parution de son premier et unique essai, *La fornication comme acte culturel*, s'employa systématiquement à faire disparaître toute trace de son œuvre et de sa personne, réalisant ainsi l'acte de foi ontologique que d'autres avaient seulement imaginé : la liquidation de l'auteur.

Il est malaisé d'écrire la biographie d'un homme avec pour seuls éléments une photographie de l'arrière de son crâne, un mouchoir lui ayant

appartenu et quelques ragots. Tout autant que de résumer une œuvre, dont on ne détient qu'une copie incomplète et peut-être apocryphe, qui, prônant l'élimination de toute présence intellectuelle, met en doute ses propres fondements. Bradbury doit donc procéder par voie de circonvolution : raconter l'aventure épistémologique de notre siècle, depuis la linguistique de Saussure jusqu'au postmodernisme, et refaire l'inventaire du Paris intellectuel des années prolifiques. Cette nécessité oblige l'auteur à tout disséquer : les travaux de Derrida, la vogue de l'eau Perrier, les coups de dés de Foucault, la bicyclette à dix vitesses, les théories de Lacan et l'essor de la nouvelle cuisine.

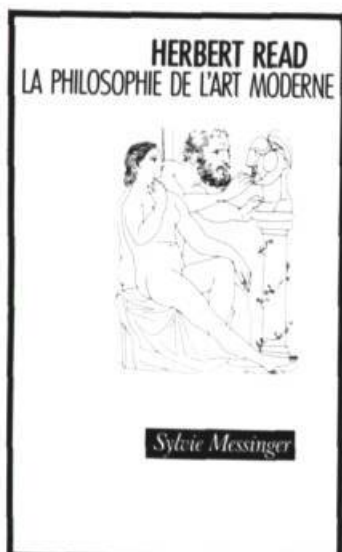
Avec cet humour britannique qui désacralise tout, sans prévenir, en mettant sur un même pied les concepts dits sérieux et les modes les plus triviales, Bradbury signe ici un panorama philosophique des plus grinçants, mais néanmoins remarquablement fouillé. Lui-même reconnu comme un spécialiste des mouvements d'avant-garde, l'auteur témoigne d'une auto-ironie salutaire sans exclure pour autant tout souci didactique. Presque à son insu, la critique critique s'effaçant devant l'enquête amusée, le lecteur apprendra tout des plus importantes conquêtes du sens.

André Lamontagne

LA PHILOSOPHIE DE L'ART MODERNE
Herbert Read
Sylvie Messinger
1988 ; 26,95 \$

Autour de 1910, en Europe, se préparait rien de moins qu'une nouvelle révolution. Et pour une fois, la théorie (Worringer) et la pratique (Kandinsky) avaient l'air de coïncider ou presque. Cette révolution, évidemment, c'était celle de l'art abstrait.

Hasard ? Nécessité psychologique ? Aboutissement ? Un inévitable mélange des trois, affirme Herbert Read (1893-1968) et, selon lui, rien ne sert de spéculer sur la paternité des premières formulations : « L'art s'est développé par degrés, parallèlement au développement de la pensée, ces deux évolu-



tions étant étroitement liées aux mouvements sociaux » (p. 26).

Grand défenseur de l'avant-garde abstraite et surréaliste, ami de Henry Moore et de Ben Nicholson, Read (il est britannique) résume là, en quelques mots, la thèse qui a servi de canevas à l'œuvre de toute sa vie. Œuvre d'interprète des grands mouvements de l'art contemporain qui ne se prive pas d'utiliser la psychologie et la philosophie pour ses démonstrations, mais toujours dans un langage clair et sans boursoufflures.

Ce livre qui regroupe une quinzaine de petits essais, dont certains ont été publiés il y a plus de cinquante ans, ne comporte presque aucun des défauts propres à ce genre d'ouvrage constitué a posteriori. L'ensemble se tient et les inévitables répétitions ne sont pas trop gênantes ; une petite réserve cependant : tous ceux qui s'intéressent à l'art moderne ne maîtrisent pas nécessairement l'allemand, alors pourquoi avoir négligé de traduire toutes ces citations de Worringer, de Hölderlin,...

François Mailhot

BRÈVE AUTOBIOGRAPHIE LITTÉRAIRE ET AUTRES NOUVELLES
Alberto Moravia
Salvy, 1989 ; 27,50 \$

Né presque en même temps que le siècle, Alberto Moravia faisait, à 17 ans, une entrée remarquée — et controversée — dans le monde littéraire avec *Les indifférents*. Depuis, 50 récits — romans, nouvelles et pièces de théâtre — ont suivi

dont *Le mépris*, *La Ciociara*, *Le conformiste*, *Desideria*, *L'homme qui regarde* et en ont fait l'un des écrivains le plus souvent adaptés au cinéma. Également critique et journaliste, bourgeois de naissance et anti-conformiste par tempérament, grand ami de Pasolini et compagnon d'Elsa Morante pendant 25 ans, toujours animé, même aujourd'hui à 82 ans, par le désir de choquer, Moravia a produit une œuvre marquée par l'engagement politique — comme en témoigne son « cycle prolétaire » — et l'érotisme.

Tout cela, Moravia le raconte dans la première partie de ce livre. La « brève autobiographie littéraire » est en fait un « auto-entretien » datant de 1987 et qui, reproduit ici, occupe près de 50 pages. L'exercice peut paraître prétentieux, mais il est sans doute à la mesure du personnage. Pardonnons à Moravia qui, à la fin de sa vie, nous expose ses motifs (et sa personne), d'autant plus que ce texte présente un intérêt certain.



Dans les deux (longues) nouvelles, Moravia explore des thèmes qui lui sont chers : passion sexuelle et mécanismes du désir et de la jalousie. Avec « La villa du vendredi », un homme et une femme jouent au couple ouvert. Mais plutôt que de s'attarder à la pénible construction du triangle amoureux, Moravia décortique, à la manière d'un virtuose, les états d'âme, les fantasmes et la « psychologie » du mari. « Le plateau devant la porte » s'inscrit dans la même veine bien que les deux protagonistes

soient un jeune de 18 ans et une femme énigmatique sensiblement plus âgée.

Alberto Moravia aime la psychanalyse, cela se voit, mais ce goût n'enlève rien à la profondeur des récits. La première nouvelle est cependant, et de loin, la plus réussie ; l'écrivain italien fait malheureusement preuve de beaucoup moins de finesse dans la seconde qui analyse — entre autres — les affres de la nymphomanie : Latin jusqu'au bout, Moravia plonge parfois tête baissée dans le stéréotype suranné.

Il reste un style, une exploration du fantasme, le langoureux mystère de l'inachevé et de l'irrésolu. Le dernier monstre sacré de la littérature italienne s'en tire, ma foi, fort honorablement.

Françine Bordeleau

L'ART DE LA FICTION
R.L. Stevenson
La Table Ronde, 1988 ;
49,00 \$

De Stevenson, nous connaissons tous *L'Île au Trésor* ; certains connaissent aussi son charmant récit de voyage dans les Cévennes ; mais bien rares sont ceux qui connaissent ses essais et encore moins ses essais sur la littérature. Michel Le Bris, qui a déjà traduit la correspondance de Stevenson avec Henry James, a voulu rendre accessible aux lecteurs francophones ces textes qu'il estime injustement méconnus.

La vingtaine d'essais rassemblés ici représentent autant de tentatives de la part de Stevenson pour élaborer sa propre théorie de la littérature. Le Bris en donne dans sa préface une admirable synthèse et nous rend cohérente, limpide, compréhensible la pensée de Stevenson. Pour qu'on puisse bien mesurer l'importance et l'originalité de ses idées sur la littérature, Le Bris rappelle l'admiration, la vénération même, dont il fut l'objet de façon continue de la part des plus grands écrivains, depuis la fin du XIX^e siècle jusqu'à maintenant : James le tout premier, puis Nabokov, Greene, Borges, Cortazar, Calvino, Charyn. Par contre, ses rapports avec la critique ont été moins heureux puisqu'elle l'ignore depuis près de trois quarts de siècle. On



pourra prendre connaissance des raisons de cette exclusion dans la préface de Le Bris.

Les textes de Stevenson sont quelquefois d'une grande densité et demandent à être lus et relus. Mais le mélange d'abstraction et de concret, de sérieux et d'enjouement, mélange typiquement anglo-saxon dont Stevenson joue en expert, en rend la lecture agréable malgré tout. Toutes les personnes qui s'intéressent aux études littéraires (enseignants ou autres) trouveront à coup sûr dans ce livre de quoi s'enrichir.

Jacques Martineau

PARIS EN RUINES
Giovanni Macchia
Flammarion, 1988 ; 44,50 \$

L'imagination des poètes et des artistes français est nourrie de l'attente de catastrophes et du triomphe des ténèbres. Giovanni Macchia a consacré vingt ans de sa vie à ce thème et livre, dans *Paris en ruines*, le fruit de ses convaincantes réflexions. Publié en italien en 1985, préfacé par Italo Calvino, cet essai n'a été traduit en français que l'an dernier mais s'est immédiatement mérité le prix Médicis Essais.

Il s'agit d'un stupéfiant collage de petits textes critiques sur les écrivains français, de Montaigne à Proust. Stupéfiant, parce que l'érudition de l'auteur semble sans limites. Non seulement consacre-t-il ses textes aux immortels que sont Rousseau, Flaubert, Stendhal, Balzac, George Sand ou Voltaire, mais il aborde avec le même brio des auteurs beaucoup moins connus : de la Mettrie, le Cardinal de Bernis, Guttard, Restif, Fromentin, ▶

Chamfort ou Dujardin. Au total et sous prétexte de parler d'une trentaine d'œuvres, il évoque certainement des centaines d'écrivains, de philosophes, d'essayistes et de peintres français.

Macchia dépoussière les citations, établit d'étonnantes parallèles entre les œuvres et les époques et essaime ses descriptions de détails les plus inattendus : La Fontaine était un morne causeur, La Rochefoucauld ne riait qu'une fois par an, Montesquieu est allé à Naples pour y voir un miracle, etc. Bref, on ne s'ennuie pas dans ce livre.

Dans sa préface, Italo Calvino salue en Macchia le plus grand essayiste d'Italie. Et de fait, Macchia survole les siècles avec l'aisance de celui qui a tout lu.

Christine Eddie

ENTRETIENS

Truman Capote
Rivages, 1988 ; 24,95 \$

C'est traduit de l'anglais par Michel Waldberg. Il s'agit d'entretiens, cinq, présentés de 1968 à 1980 dans diverses revues américaines dont *Playboy*, ce magazine que vous achetez évidemment pour les textes, tolérant quelquefois de perdre vos yeux et votre âme au hasard des images. On n'apprendra guère plus que des mondanités sur Truman Capote, le personnage se réfugiant dans la formule acerbe et le propos contradictoire. Seul point de réelle démonstration : l'échange, dans la revue déjà mentionnée, à propos de la construction de *Cold Blood* et des confidences sur la genèse d'une carrière journalistique, avec Éric Norden.

Livre-événement, épitaphe vite faite de morceaux rassemblés, alors que l'écrivain, qui lança le roman journalistique, n'a laissé que peu d'œuvres de fond de tiroir. Mort en 1984, on peut citer pour mémoire :

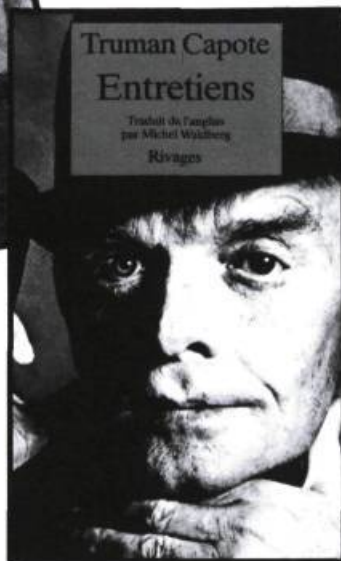


De sang-froid, Petit déjeuner chez Tiffany, Musique pour Caméléons (Gallimard, 1972, 1973, 1982) et *Les prières exaucées* (Grasset).

Jean Lefebvre

ÉLOGE DE LA VARIANTE
Bernard Cerquiglini
Seuil, 1989 ; 26,95 \$

À l'heure où la recherche en littérature ouvre « le bal frileux des sémioticiens désenchantés » et que « la critique génétique arrive, telle une marée furieuse et désirée », le professeur Bernard Cerquiglini entreprend de remonter aux sources de la philologie en établissant l'histoire critique de cette discipline qui allait donner naissance à la textologie moderne. En passant au crible l'approche des philologues médiévistes les plus réputés du XIX^e siècle, de Karl Lachmann à Joseph Bédier, l'auteur constate que leur pratique a été fondée sur des bases anachroniques puisqu'il s'agit « d'une science moderne, appliquée à des objets anciens ». « La notion de texte, rappelle-t-il, se constitue à l'aube du XIX^e siècle. » Or les écrits médiévaux s'avèrent le fruit de



copies qui se multiplient comme autant de versions protéiformes parmi lesquelles aucune ne possède plus qu'une autre le statut d'original. On ne compte plus les variantes de *La Chanson de Roland*. Le même problème se pose pour les œuvres signées Chrétien de Troyes ou Shakespeare. Puisqu'elle ne s'appuie pas sur des « textes uniques et stables » dont les auteurs d'origine sont connus avec certitude, l'essayiste conclut que la philologie médiéviste s'arroge ainsi le titre d'« excès joyeux ».

Aussi court soit-il (115 pages), cet ouvrage se caractérise par son érudition et par la densité de son propos. Les spécialistes de la génétique textuelle et les historiens du texte trouveront dans *L'Éloge de la variante* une mine de renseignements aussi précieux qu'inusités sur des sujets fascinants comme la naissance — et la

reconnaissance — du concept d'auteur, le parallèle de l'évolution entre l'écrit et la monnaie en tant que véhicule d'échanges des idées et de commerce des biens, ainsi que le pouvoir idéologique de l'éditeur face au texte. Si la première partie de l'ouvrage se penche plus spécifiquement sur l'histoire de la *culture scribale* en tant que continuité d'événements, l'autre volet présente des échantillons de l'approche textologique telle que la préconise Cerquiglini. Les généticiens littéraires s'en délecteront. Un mot aussi pour souligner la qualité éditoriale de la nouvelle collection « Des Travaux » au Seuil dont le but est « d'établir des relations entre éléments homogènes : de ceux qui travaillent à ceux qui travaillent ». On compte notamment Michel Foucault parmi les instigateurs de cette série riche d'un savoir à la fine pointe de la recherche universitaire. Le présent ouvrage lui est d'ailleurs dédié.

Pierre Hétu

LA MACHINE DE VISION
Paul Virilio
Calibée, 1988 ; 29,00 \$

Pour appuyer sa thèse que les moyens de production des images ont profondément modifié nos perceptions du temps, de l'espace et les rapports qu'ils entretiennent, Virilio, dans *La machine de vision*, parcourt la gamme des modes de représenter : logique formelle de l'image fixe, logique dialectique de l'image cinématique, logique « paradoxale » des images informatiques. Du concret à l'abstrait, de l'illustration à l'analyse : pas moyen de procéder en ligne droite, car l'univers est courbe, comme chacun sait. Virilio amorce donc une longue spirale. Diogène aurait appelé cela démontrer le mouvement en marchant.

Le but : illustrer que les technologies de communication, loin de servir de simples supports à l'échange entre personnes, façonnent nos sens et transforment notre mode de présence à l'univers que nous produisons. La naissance de l'image photographique avait déjà bouleversé la représentation du monde. L'apparition de l'image cinématographique l'a

La machine de vision

Paul Virilio

galilée

modifiée à nouveau. Mais avec la généralisation des vidéogrammes, hologrammes et autres « images de synthèse », les référents ont éclaté. Si le mot *post-modernisme* a un sens, c'est bien ici qu'il s'applique.

On pense à Walter Benjamin et à ses réflexions sur « l'œuvre d'art à l'heure de sa reproduction technique », mais encore plus à Guy Debord. La production des œuvres, leur diffusion et l'univers sociopolitique sont en effet totalement imbriqués. À l'époque actuelle, l'espace public, celui de la politique et de la Cité, est déphasé, déconnecté de la nouvelle réalité qu'il faudrait appeler l'*image publique*. Celle-ci n'a plus guère à voir avec ce qu'on désignait comme la réalité, c'est-à-dire ce qui est en-dehors et préalable à l'image. De nos jours, il faut plutôt parler de vraisemblance, de virtualité, de manipulation de signes.

Mais plus grave, les techniques modernes de la guerre se sont, elles aussi, canalisées dans des circuits sémiotiques. Loin de rapporter une réalité extérieure, les ordinateurs utilisés à des fins de calculs stratégiques ne renvoient pas à autre chose qu'aux calculs présumés des ordinateurs des adversaires et à leur perception cybernétique des intentions d'autres machines. Celles-ci ont déplacé les êtres humains et, un jour, nous subirons les conséquences de ces jeux de symboles.

Virilio n'a donc guère de message optimiste à livrer. Mais les jeux sont-ils vraiment faits ? Les techniques de représentation ont-elles tant de pouvoir sur nos sens ? Il aurait fallu plus de rigueur et de fermeté dans la démonstration

pour nous en convaincre. Il est en tout cas permis de douter qu'il existe telle chose qu'une auto-détermination totale des techniques, car elles ne sont pas les seules à occuper l'espace des rapports sociaux. Voici un essai passionnant certes, mais qui n'emporte pas toujours l'adhésion.

Pierre-André Tremblay

DE PRÈS ET DE LOIN Didier Eribon Odile Jacob, 1988 ; 24,95 \$

De près et de loin : c'est le paradoxe qui fonde le travail même de l'ethnologue : une scrupuleuse attention aux faits, même les plus petits, même les plus insignifiants ; mais aussi, mais en même temps, le nécessaire recul qui permet d'analyser ces faits. Dans ce livre, on se serait attendu à ce que les choses ne soient prises que de loin. Après tout, n'est-ce pas la pensée de Claude Lévi-Strauss qui nous intéresse ? Malheureusement, le refus de Didier Eribon de dépasser le niveau de la mer pendant toute la première partie de ces entretiens fait que l'échange s'embourbe dans des détails anecdotiques dont on saisit mal l'intérêt. C'est faire injure à Lévi-Strauss et au lecteur. Dans les deuxième et troisième parties, on voit enfin l'échange prendre de l'altitude (c'est de décollage à la verticale qu'il faudrait parler !). Outre un sujet qui lui est cher, les mythes, Lévi-Strauss y parle librement de racisme, de sauvegarde des cultures, de droits de l'homme, de peinture, de musique et de littérature.

Les lecteurs québécois seront particulièrement intéressés par ses remarques sur deux points : l'intégration des immigrants dans nos sociétés, les échanges entre les cultures. Sur ce dernier point, Lévi-Strauss pense que si les sociétés vivent d'échanges, il est néanmoins indispensable qu'elles prévoient des glacières protecteurs sous peine d'être absorbées... et de n'avoir plus rien à échanger.

On retiendra aussi ses propos pleins d'humilité sur la place de l'homme dans l'univers. C'est un discours particulièrement décapant. Lévi-Strauss ne pense pas qu'il faille tirer beaucoup d'orgueil de

CLAUDE LÉVI-STRAUSS
DIDIER ERIBON

DE PRÈS ET DE LOIN

EDITIONS
ODILE JACOB

notre condition d'humain : « L'homme doit se persuader qu'il occupe une place infime dans la création ». Et encore : « Il faut que l'homme tempère sa gloriole et se convainque que son passage sur la terre ne lui confère pas tous les droits ».

Un conseil aux lecteurs pour finir : si, comme moi, vous êtes peu sensibles aux intrigues qui ont entouré l'entrée de Lévi-Strauss au Collège de France et autres détails du genre, commencez à la page 139. Tout ce qui précède est une revue des menus faits de la carrière de Lévi-Strauss qui auraient pu être résumés dans une simple notice biographique en tête du livre. La suite nous fait enfin, et trop brièvement, rencontrer le grand ethnologue. L'homme est un peu froid peut-être. Mais cette froideur est largement rachetée par un bon sens, sa modestie, sa lucidité et l'originalité de ses vues.

Jacques Martineau

LA SOCIÉTÉ RÉFLÉCHIE Eric Landowski Seuil, 1989 ; 38,95 \$

Les sciences du langage sont sans doute le secteur des sciences humaines dont le développement, depuis 25 ans, a été le plus rapide. Elles ont eu un énorme impact tant sur la compréhension de l'architecture des rapports humains que sur l'organisation académique et universitaire. La sémiotique, en particulier, a durablement marqué la scène intellectuelle. On pourra déplorer son impérialisme intellectuel : il est certain, en tout cas, qu'il n'est plus possible de présenter le discours comme un simple « reflet » du social, extérieur à lui

et sans effet de retour.

Provenant d'un collaborateur de Greimas, le titre de ce recueil d'articles est donc volontairement provocateur, mais aussi un peu prétentieux. En étudiant les modes de présentation de l'opinion publique, la structuration du droit ou celle des journaux, Landowski a l'intention de mettre au jour ce qu'on pourrait appeler le *soubassement structurel* qui permet la production de ces objets discursifs. Faisant l'hypothèse raisonnable que cette production répond à des règles — ce qu'il appelle une grammaire — Landowski utilise des méthodologies greimasienne en les appliquant à des objets éloignés des habitudes préoccupations littéraires.

ERIC LANDOWSKI LA SOCIÉTÉ RÉFLÉCHIE

La couleur des idées
Seuil

Dans ce livre, la société est donc doublement réfléchie : en se montrant à elle-même dans ses productions discursives et en s'offrant à la pensée analytique. La volonté de développer une *socio-sémiotique* ne peut cependant faire l'économie d'une réflexion sérieuse sur les rapports qu'entretiennent les discours (et le discours) avec le reste du social. On la cherchera vainement dans ce livre et les personnes qu'intéresse la compréhension de la société plus que le discours en soi seront déçues.

L'auteur, qui reproche aux théories des idéologies de ne pas insister suffisamment sur l'architecture interne des discours sociaux, gagnerait à voir que les discours sont toujours émis par des locuteurs socialement et historiquement situés. Et que cela ne se surajoute pas aux discours sociaux, mais entisse la trame.

Pierre-André Tremblay